Recueil de cantiques spirituels.

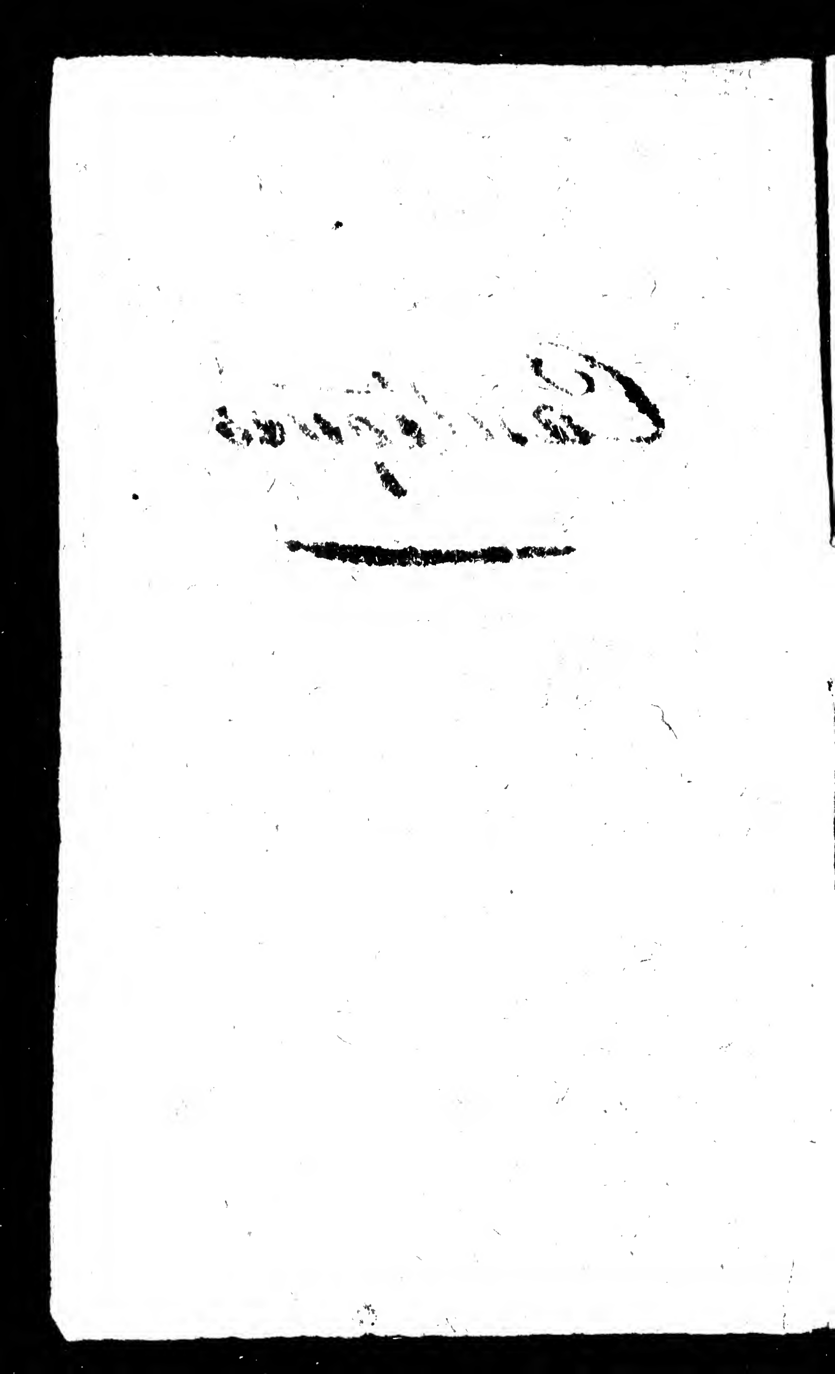
A Rouen

[18--?]

Control Number: AEM-2612
OCLC Number : 30630312
Call Number : W PN970.F7 RECCAx
Title : Recueil de cantiques spirituels.
Imprint : A Rouen : Chez Lecrêne-Labbey, [18--?]
Format : 24 p. ; 14 cm.
Note : Words without music.
Subject : Canticles Texts.
Subject : Hymns, French Texts.
Subject : Chapbooks, French.

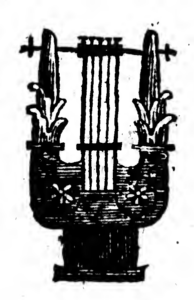


Cantiques



RECUEIL
DE CANTIQUES
SPIRITUELS;

CONTENANT la Cananée, Sainte-Géneviève, Saint-Alexis, l'Enfant Prodigue et autres.



A ROUEN,

Chez LECRÊNE-LABBEY, Imprimeur-Libraire et Md de Papiers, Grande-Rue, n°. 7.

RECUEIL DE CANTIQUES SPIRITUELS.

CANTIQUE DE LA CANANÉE.

Sur l'Air : *Allez, Bergère, dessus l'herbette.*

La Cananée à Jésus.

Ah ! Fils de David débonnaire,
De grace ayez pitié de moi,
C'est en vous que mon ame espère,
Avec une constante foi.
Il est vrai je suis Cananée,
Mais j'ai quitté Tyr et Sidon,
Et je me suis déterminée
A n'obéir plus au démon.
Ma fille est grandement souffrante,
Elle a le démon dans le corps,
Qui sans relâche la tourmente,
L'affligeant dedans et dehors.
Ah ! Seigneur, rendez-vous sensible
A la douleur qu'elle ressent ;
Je sais que tout vous est possible,
Etant le Fils du Tout-Puissant.
Vous avez beau ne me rien dire,
Je ne m'en offenserai pas,
J'allégerai mon dur martyre,
Vous suivant par-tout pas à pas.
Je veux espérer sans rien craindre,

Que ma longue impertunité,
Pourra tôt ou tard vous contraindre
A guérir mon infirmité.

La même aux Apôtres.

Je vous conjure, ô Saints Apôtres!
De vouloir prier votre Roi,
Que puisqu'il en guérit tant d'autres,
Il daigne avoir pitié de moi.
Il n'a point voulu me répondre,
Il m'a toujours tourné le dos,
Il ne se plait qu'à me confondre,
Bien loin de soulager mes maux.

Les Apôtres.

Jésus vous dit par son silence,
Qu'il ne vous veut rien accorder;
Ne lui faites point violence,
A force de lui demander.
Vous vous rendrez digne de blâme,
Par tant de discours superflus,
Laissez-nous en paix, bonne femme,
Allez-vous-en, ne criez plus.

La Cananée.

Mon affliction est trop grande,
Pour pouvoir cesser de crier,
Ne croyez pas que j'appréhende
De le suivre et de le prier.
Si vous n'appuyez ma prière,
Et si vous n'êtes mes adjoints,
Je le suivrai toujours derrière,
En lui demandant mes besoins.

Les Apôtres à Jésus.

Seigneur, cette femme importune

Qui pleure et qui crie après nous,
Et dont la foi n'est pas commune,
Attend une faveur de vous.
Le démon tourmente sa fille,
Elle en est aux derniers abois,
Faites voir à cette famille
Que tout l'enfer craint votre voix.
Plus nous lui disons de se taire,
Et de vous laisser en repos,
Plus elle, en sa douleur amère,
Pousse des cris et des sanglots.
Elle nous prie, elle nous presse,
Elle fait tout ce qu'elle peut,
Pour exciter notre tendresse,
Afin d'avoir ce qu'elle veut.
Vous lui faites la sourde oreille,
Vous l'accablez par vos refus;
Mais elle n'a point sa pareille,
A supporter tous vos rebuts.
Sauveur dont le cœur est si tendre,
Laissez-vous toucher à ses pleurs,
Exaucez-là sans plus attendre,
Nous sommes las de ses clameurs.
Voyez avec quelle constance
Elle demande la santé;
Voyez sa foi, son espérance,
Son amour, son humilité.
Voyez sa ferveur et son zèle,
Voyez en quel état elle est;
Nous demandons grâce pour elle,
Accordez-là nous, s'il vous plait.

Jésus aux Apôtres.

Je suis envoyé de mon Père,
Vers mon cher Peuple d'Israël,
Bien qu'en tout il me soit contraire,
Ingrat, infidèle et cruel.
L'heure n'est point encore venue,
D'aller vers le peuple Gentil,
De chercher ma brebis perdue,
Pour la tirer hors du péril.

La Cananée à Jésus.

Seigneur, que tout mon cœur adore,
En qui je crois comme je dois,
Souffrez que je vous presse encore
D'avoir compassion de moi.
Vous pouvez me sauver la vie,
Et mettre fin à mon malheur :
Aidez-moi, je vous en supplie,
Autrement je meurs de douleur.
Hélas ! une Samaritaine,
A reçu de vous le pardon,
L'Hémorrhoïsse et Magdeleine
Ont vu combien vous êtes bon.
Serai-je seule abandonnée,
A la merci de Lucifer,
A cause qu'étant Cananée,
Je ne mérite que l'Enfer.
Jésus. Femme, ta fille est possédée,
L'ayant justement mérité,
Je dois penser à la Judée,
Avant que la Gentilité.
Je ne veux la mort de personne,
Je fais part à tous de mes biens :

Mais est-il juste que je donne
Le pain de mes enfans aux chiens ?

La Cananée.

Ah! mon Seigneur, je vous l'accorde,
Je ne dois point avoir le pain;
Mais par pure miséricorde,
Rassasiez de vos miettes ma faim.
Permettez-moi, quoique payenne,
Que je m'abaisse devant vous,
Ainsi qu'une petite chienne,
Sous votre table à deux genoux.
Je ne demande que les miettes
Que vos enfans en vos banquets,
Laissent tomber en leurs serviettes,
Pendant que vous les nourrissez.
Mon doux Jésus, je veux m'abattre
D'esprit et de corps à vos pieds,
Et j'y veux être opiniâtre,
Jusqu'à ce que vous m'exauciez.
Jésus. O Femme! ta foi des plus grande,
Tes cris, tes pleurs et tes soupirs,
Me font octroyer ta demande,
Qu'il soit fait selon tes désirs.
Je désirois plus que toi-même,
De voir la fin de ton tourment;
Mais je prends un plaisir extrême
Quand quelqu'un me prie humblement.
Je te parois d'un air sévère,
Afin de te mieux éprouver,
Tandis que comme un benin Père
Je ne pensois qu'à te sauver.
Je t'humiliois pour ma gloire,

Et pour rehausser ta vertu,
Montrant qu'on n'obtient la victoire
Qu'après avoir bien combattu.
Plusieurs délaissant la prière,
Si-tôt que j'éprouve leur foi,
Et que je soustrais ma lumière,
Afin qu'ils n'y cherchent que moi.
Tu leur serviras de modèle
D'une profonde humilité,
D'une ferveur toujours nouvelle,
Et d'une ardente charité.
Je n'aime point une ame lâche,
Qui néglige de s'avancer,
Et qui me quitte ou se relâche,
Dès que je tarde à l'exaucer.
Demande, cherche, et sollicite,
Quand tu voudras quelques faveurs,
C'est par-là qu'on reçoit un mérite,
Et qu'on vient à bout de mon cœur.
Va-t-en en paix, sois hors de peine,
Et fais profiter mes trésors,
Ta fille est parfaitement saine.
De l'ame aussi bien que du corps.
Vous êtes toutes deux en grâce,
Par un effet de mes bontés,
Fuyez sans délai votre race,
Et leurs fausses divinités.

La Cananée.

Je vous rends grâces, mon doux Maître,
De tous vos insignes bienfaits!
J'ai desiré les reconnoître,
En ne vous offensant jamais.

Que toutes les troupes des Anges,
Tous les hommes jeunes et vieux,
Vous donnent pour moi des louanges
Dessus la terre et dans les cieux.

La Fille. Réjouissez-vous, chère Mère,
De ma parfaite guérison,
Je ne crains point mon adversaire,
On l'a chassé de sa maison.

Apprenez-moi, je vous conjure,
Quel est mon cœur Libérateur,
Je veux l'aimer dès à cette heure,
Et le servir avec ferveur.

La Mère. C'est le véritable Messie.
Qui, par son pouvoir souverain,
Vous a pleinement affranchie
Du pouvoir de l'esprit malin.

O que la prière a de charmes,
Quand on la fait en s'abaissant!
Il n'est point de plus fortes armes
Pour triompher du Tout-Puissant.

Consacrons nos corps et nos ames
A ce grand Roi de l'univers,
Brûlons nuit et jour de ses flammes,
Souffrons pour lui nos maux divers.

Soyons fidèle à sa grâce,
Tâchons d'accomplir ses desseins,
Afin de voir au ciel sa face,
Miroir des Anges et des Saints.

❋

Cantique de l'innocence reconnue de Sainte Géneviève.

Sur l'Air : *Que devant nous tout s'abaisse.*

APPROCHEZ-VOUS assistance honorable
Pour entendre réciter en ce lieu,
L'innocence reconnue véritable,
De Géneviève très-aimée de Dieu :
Etant Comtesse, de grande noblesse,
Née du Brabant étoit assurément.
Géneviève est son nom de baptême,
Ses père et mère l'aimoient tendrement,
La solitude prenoit d'elle-même,
Donnant son cœur au Sauveur Tout-Puissant :
Ses grands mérites firent qu'ensuite
A dix-huit ans fut mariée richement.
En peu de temps s'éleva grande guerre,
Son mari, Seigneur du Palatinat,
Fut obligé pour son honneur et gloire,
De quitter sa Comtesse et ses Etats.
Etant enceinte, d'un mois sans feinte,
Fit ses adieux avec les larmes aux yeux.
Il a laissé son aimable Comtesse,
Entre les mains d'un méchant intendant,
Qui la vouloit séduire par finesse,
Et l'honneur lui ravir semblablement;
Mais cette dame, pleine de charmes,
N'y voulut consentir nullement.
Ce malheureux accusa sa maîtresse
D'avoir péché avec son écuyer ;

Les Serviteurs a gagné par finesse,
Et la Comtesse fut emprisonnée;
Chose assurée, est accouchée
Dans la prison d'un beau petit garçon.
Le temps fini de cette grande guerre,
Le Seigneur s'en revint dans son pays;
Golo s'en fut au-devant de son maître,
Jusqu'à Strasbourg, accomplir son desir.
Ce téméraire lui fit accroire
Que sa femme adultère avoit commis.
Etant troublé, le chagrin dans son ame,
Il a chargé Golo, ce grand tyran,
D'aller au plutôt tuer sa dame,
Et massacrer son petit innocent.
Ce méchant traître, quittant son maître,
Va d'un grand cœur exercer sa fureur.
Les bourreaux de Géneviève si tendre,
L'ont dépouillée de ses habillemens,
De vieux haillons lui firent vêtir et prendre
Par deux valets fort rudes et puissans,
L'ont emmenée fort désolée,
Dans la forêt avec son cher enfant.
Géneviève approchant du supplice,
Dit à ses deux valets en pleurant:
Si vous voulez bien me rendre service,
Faites que je meure avant mon enfant.
Et sans remise, je suis soumise
A votre volonté présentement.
Laregardant, l'un dit: qu'allons-nous faire?
Quoi! nn massacre! je n'en ferai rien;
Quoi! faire mourir notre bonne maîtresse!
Peut-être un jour qu'elle nous fera du bien,

Sauvez-vous, dame, pleine de charmes,
Dans la forêt, qu'on ne vous voie jamais.

Au fond d'un bois, dedans une carrière,
Géuevièvc demeuraut pauvrement,
Etant sans pain, sans feu et sans lumière,
Ni compagnie, que son très-cher enfant.
Mais l'assistance et la substance,
C'est le bon Dieu qui la garde en ce lieu.

Elle fut visitée d'un biche,
Qui toujours alaitoit son cher enfant,
Les oiseaux chantent et la réjouissent,
L'accoutumant à leur aimable chant.
Les bêtes farouches, près d'elle se couchent
La divertissant elle et son enfant.

Voici son mari qui est en grande peine,
Dans son château, consolé par Golo,
Ce n'est que jeux, que festins qu'on y mène,
Mais tous ses plaisirs sont mal-à-propos.
Car dans son ame, sa chère dame,
Pleure sans fin avec un grand chagrin.

Jésus-Christ a découvert l'innocence
De Géneviève par sa grande bonté,
Chassant par la forêt en diligence,
Le Comte des chasseurs s'est écarté.
Après la biche, qui est nourrice
De son enfant qu'elle alaitoit souvent.

La pauvre biche s'enfuit au plus vîte
Dedans la grotte, auprès de l'innocent;
Le Comte aussi-tôt faisant sa poursuite,
Pour la tirer dans ce lieu promptement,
Vit la figure d'une créature,
Qui étoit nue auprès de son enfant.

Appercevant dans sa demeure obscure,
Cette femme couverte de cheveux,
Lui demande, qui êtes-vous, créature ?
Que faites-vous dans ce lieu ténébreux ?
Ma chère amie, je vous en prie,
Dites-moi donc, s'il vous plaît, votre nom ?
Géneviève, c'est mon nom d'assurance,
Née du Brabant, où sont tous mes parens;
Un grand Seigneur m'épousa sans doutance,
Dans son pays m'amena promptement.
Je suis Comtesse, de grande noblesse,
Mais mon mari de moi fait grand mépris.
Il m'a laissée, étant d'un mois enceinte,
Entre les mains d'un méchant Intendant,
Qui m'a voulu séduire par contrainte,
Et me faire mourir semblablement.
De rage félonne, dit à deux hommes,
De me tuer moi et mon cher enfant.
Le Comte ému, reconnoissant sa femme
Dedans ce lieu la regarde en pleurant :
Quoi ! est-ce vous, Géneviève, chère Dame,
Que je pleure il y a si long-temps !
Mon Dieu ! quelle grâce, en cette place
De rencontrer ma très chère moitié !
Ah ! que de joie au son de la trompette,
Voici venir la chasse et les chasseurs,
Qui rencontrent le Comte, je proteste,
A ses côtés et sa femme et son cœur.
L'enfant, la biche, les chiens chérissent,
Les serviteurs rendent grâce au Seigneur.
Ce grand Seigneur pour punir l'insolence
Et perfidie du traître Golo,

Le fait juger par juste sentence,
D'être écorché vif par des bourreaux.
A la voirie, je certifie,
Que son corps fut jeté par morceaux.

CANTIQUE DE SAINT ALEXIS.

Sur l'Air : *Quel fâcheux horoscope, etc.*

FIDÈLES Catholiques, venez pour écouter,
La belle vie Angélique que je vais vous chanter :
Du grand Saint Alexis, fidèle serviteur
De notre Rédempteur.

Alexis tout aimable, dès ses plus jeunes ans,
Etoit fort charitable aux pauvres indigens ;
Tous les biens et richesses, et superbes grandeurs,
Il avoit en horreur.

Euphémien, homme d'âge, pour ses biens succéder,
Fit prendre en mariage à son fils bien-aimé,
Une noble Princesse, belle comme le jour,
L'ornement de la Cour.

Le soir des épousailles, Alexis fut touché
De la divine flamme, entre en son cabinet,
Dit adieu à sa femme, ayant la larme aux yeux,
La quitta dans ce lieu.

Olimpie tout en larmes, dit à son bien-aimé,
Auriez-vous le courage de me vouloir laisser
Dans un triste veuvage ? Pourquoi m'épousiez-vous,
Alexis, mon époux ?

J'ai un voyage à faire dans un pays étranger,
Il faut que je m'en aille, Dieu me l'a commandé ;
Tenez, voilà ma bague, ma ceinture à deux tours,
Marque de mon amour.
De chez lui en cachette il s'en est donc allé,
A la ville d'Edesse, aux pauvres il a donné
Son argent, ses richesses, jusqu'à son bel habit,
Galonné de haut prix, pour suivre Jésus-Christ.
De toutes parts on dépêche après lui des courriers,
Les valets qui le cherchent en chemin l'ont trouvé,
Sans pouvoir le connoître, tant il étoit changé,
Lui font la charité.
Sur la mer il s'embarque pour Thrace en Cilicie,
Le grand vent et l'orage le jettent au port d'Ostie ;
Sur le bord du rivage, son débarquement,
Arrive heureusement.
Au palais de son père il s'en est donc allé,
Accablé de misère comme un pauvre étranger,
Sans se faire connoître, demande à y loger,
Dessous un escalier.
Prince très-charitable après votre dîner,
Les miettes de votre table, faites-les moi donner,

D'un amour agréable, je prierai le Seigneur,
De bénir vos grandeurs.
Sept ans de pénitence, sous ce triste dégré,
Par jeûnes et abstinences son corps a mortifié,
Les valets, les servantes crachoient et jettoient sur lui,
Les saletés du logis.
Ses plus rudes souffrances, c'est d'entendre les cris
De sa femme dolente, tant le jour que la nuit,
Qui pleure et qui lamente, disant : où êtes-vous,
Alexis, mon époux ?
Flambeau de ma lumière, l'objet de mes amours,
Alexis débonnaire, que ne revenez-vous,
Pour finir mes misères, les pleurs et les soupirs
Qui me feront mourir !
Sa mère inconsolable, Euphémien fut surpris,
Quand une voix admirable, à haute voix s'écrie :
Alexis tout aimable vient de rendre l'esprit
Dedans votre logis.
L'on fut querir le Saint-Père avec tout le Clergé,
La Croix et la Banmère, au palais sont allés ;
Le Pape débonnaire dans sa main prend l'écrit,
A haute voix le lit.
Que de pleurs et d'angoisses quand on nomme Alexis !

Son aimable Princesse tomba évanouie ;
Sa mère de tristesse on garda à mourir,
Quand elle eut vu son fils.
Tout le monde regrette le dévot Alexis,
Les pélerins sans cesse viennent de tout pays,
En dévotion parfaite, de leurs maux sont guéris,
Invoquant Alexis.

CANTIQUE DE L'ENFANT PRODIGUE.

Air connu.

Je suis enfin résolu
D'être en mes mœurs absolu,
Donnez-moi vîte mon père,
Ce qui revient à ma part,
Vous aurez mon autre frère,
Consentez à mon départ.

Le Père. Pourquoi veux-tu mon enfant,
Faire ce que Dieu défend ?
Veux-tu désoler mon ame,
Nos parens et nos amis,
Je serois digne de blâme,
Si je te l'avois permis.

Le Prodigue. Je veux en dépit de tous,
Sortir d'ici pour toujours,
Envain vous faites la guerre
A ma propre volonté,
Je ne crains ni Ciel ni Terre,
Je veux vivre en liberté.

Le Père. Mais hélas ! quelle raison
Te fait quitter ma maison ?

Ne te suis-je pas bon père,
De quoi te plains-tu de moi;
Et qu'est-ce que je puis faire
Que je ne fasse pour toi.

Le Prodigue. Vous me traitez en barbet,
Et je veux vivre en cadet;
Vous condamnez à toute heure,
Le moindre dérèglement;
Je veux changer de demeure,
Sans retarder un moment.

Le Père. Adieu donc cœur obstiné,
Adieu, pauvre infortuné,
Ton égarement me tue,
Je suis accablé d'ennuis,
Je vois ton ame perdue,
Je ne sais plus où j'en suis.

Le Prodigue. Venez à moi, libertins,
Prenez part à mes festins,
Venez à moi, chers lubriques,
Consommons nos courts momens,
Dans les infâmes pratiques
Des plus noirs débordemens.

Pensons à boire, à manger,
Dans ce pays étranger:
Je n'ai plus de peur d'un Père,
Qui me suivoit pas à pas,
Songeons à nous satisfaire
Dans la débauche et les ébats.

Contentons tous nos désirs,
En nageant dans les plaisirs,
Et vivons de cette sorte,
Tant que l'argent durera,

Nous irons de porte en porte,
Sitôt qu'il nous manquera.

Réflexion. Pécheur, remarque en ce lieu
Le tort que tu fais à Dieu,
Tu t'enfuis de sa présence,
Afin de boire à long traits,
Le venin de ton offense,
En dépit de ses attraits.

Sa clémence jour et nuit,
Te recherche et te poursuit,
Son cœur ne veut point ta perte,
C'est toi-même qui la veux,
Car sa grâce t'est offerte,
Mais tu rejettes ses vœux.

Tu crois ton Juge bien loin,
Et tu l'as pour ton témoin,
Sa justice met en nombre
Toutes tes méchancetés,
Malgré la nuit la plus sombre,
Il voit tes impuretés.

Le Prodigue pénitent.

Oh! le triste changement,
Après un train si charmant,
Je ne vois plus à ma suite
Ceux qui me faisoient la cour,
Tout le monde a pris la fuite,
Pas un n'use de retour.

Je me trouve sans appui,
Dans la honte et dans l'ennui;
Ma conduite toute impure,
M'a mis au rang des pourceaux,
Il est juste que j'endure
Avec tous les animaux.

Je rougis de mes forfaits
Et des crimes que j'ai faits,
Je fonds en pleurs, je soupire,
Je sens un cuisant remords,
Je souffre un cruel martyre,
De cœur, d'esprit et de corps.
Je meurs même ici de faim,
Faute d'un morceau de pain,
Tandis que chez mon bon père;
Où jamais rien ne défaut,
Le plus chétif mercenaire,
En a plus qu'il ne lui faut.
Je voudrois bien me nourrir
Des fruits qu'on laisse pourrir,
Je voudrois bien sous ce chêne
Les écorces des pourceaux,
Mais j'ai mérité la peine,
Qu'attirent les bons morceaux.
Je veux pourtant me lever
Pour penser à me sauver,
Il est temps que je détourne
Mon cœur de l'iniquité,
Et qu'enfin je m'en retourne
Vers celui que j'ai quitté.

Réflexions. Voici, pécheur, les effets
De tes horribles forfaits,
Tu n'as plus rien dans le monde,
Le péché t'a tout ôté;
Et ton ame n'est féconde
Qu'en misère et pauvreté.
T'étant séparé de Dieu,
Sa grâce t'a dit adieu,

Toutes tes œuvres sont mortes,
Le démon te tient aux fers,
Tu n'es qu'à deux doigts des portes
De la prison, de l'enfer.
Change-toi donc promptement,
Pense à vivre saintement,
Retourne au père céleste,
Qui t'attend à bras ouverts ;
Sors de ton état funeste,
Et fuis les hommes pervers.
Voici, cher père, à genoux
Un fils indigne de vous,
Si vous daignez me permettre,
D'entrer dans votre palais,
Ce me sera trop que d'être
Au nombre de vos valets.
J'ai péché contre les Cieux,
Je n'ose lever les yeux,
J'ai péché contre vous-même,
Je n'ose vous regarder,
Ma douleur en est extrême,
Je suis prêt de m'amender.
Je me soumets de bon cœur
A votre juste rigueur,
Je ne veux plus vous déplaire,
Oubliez ce que je fis,
Vous êtes encore le père
De ce misérable fils.
Le Père. Cher enfant, embrasse-moi,
Je brûle d'amour pour toi,
Mes entrailles sont émues,
Mais de joie et de pitié,

Par ton retour tu remues
Tout ce que j'ai d'amitié.
Laquais, cherchez des souliers,
Et les mettez à ses pieds,
Prenez dans ma garde-robe,
Une bage pour son doigt,
Avec sa première robe,
Puisqu'il revient comme il doit.
Qu'on prépare le veau gras,
J'ai mon fils entre mes bras,
Il avoit perdu la vie,
Mais il est ressuscité,
Chers amis, je vous convie
A cette solemnité.
Réflexion. C'est ainsi que le Seigneur
Reçoit le pauvre pécheur,
Il l'embrasse, il le console,
Il l'aime plus que jamais,
Et d'une seule parole,
Il remplit tous nos souhaits.
Fais donc, pécheur, par amour
Vers Dieu ce parfait retour,
Tu recouvreras sa grâce
Et les dons du Saint-Eprit,
L'ennemi rendra la place
De ton cœur à Jésus-Christ.
Tes mérites suspendus,
Te seront bientôt rendus,
Ta paix en sera parfaite,
La terre t'en bénira,
Tout le Ciel en fera fête,
Et l'Enfer en rougira.

CANTIQUE SPIRITUEL,

Sur la Lettre qui a été trouvée au pied du Calvaire a'Arras.

PEUPLE Chrétien, amendez-vous,
Songez à faire pénitence,
Car vous attirez mon courroux,
Par vos crimes et par vos offenses.
Songez que je suis mort pour vous,
Pour vous offrir le Ciel à tous.

Méprisant tous mes commandemens,
Vous me faites mille outrages,
Moi qui ai répandu mon sang
Pouvois-je en faire davantage?
Loin de me donner votre amour,
Vous me crucifiez tous les jours.

Vivant ainsi en libertins,
Par vos juremens et blasphêmes,
Vous oubliez le droit divin,
Et vos promesses du baptême.
Croyez-moi, convertissez-vous,
Redoutez mon juste courroux.

Tu t'éloignes des Sacremens,
Suivant ton humeur vagabonde,
Méprisant mes enseignemens,
Où toute grace et biens abondent.
Tu vis dedans l'iniquité,
Ne suivant que la volupté.

Tu sais combien j'ai souffert,
Pour toi sur le Mont du Calvaire,
Mon sacré côté fut ouvert,

Je t'y attends, viens dans mes bras,
Reviens à moi, ne tarde pas.
Renonce à tes excès du vin,
A tes péchés, à tes offenses,
Implore mon secours divin,
Fais une bonne pénitence.
Viens déclarer tous tes péchés,
Que tu as si long-temps cachés.
Faut bien communier dignement,
Te remettant dans la mémoire
Que cet auguste Sacrement,
Te doit représenter l'histoire
Du sacrifice qu'autrefois
J'ai offert pour toi sur la Croix.
Enflamme-toi de charité,
De vive foi et d'espérance,
Embrasse aussi l'humilité,
Pleure tes crimes et tes offenses;
Et reçois ainsi dignement
Mon Corps dans le Saint-Sacrement.
Car si d'un seul péché mortel
Tu te connois encore coupable,
Et que tu viennes aux Saints Autels,
C'est faute et crime épouvantable.
Tu fais un des discernemens,
Tu recevras ton jugement.
Ainsi, pécheurs, amendez-vous,
Redoutez ma toute-puissance,
Ne provoquez pas mon courroux
Par vos habitudes et offenses.
Songez que je suis le Seigneur,
N'irritez plus mon bras vengeur.

CANTIQUE SUR LA MORT.

Sur l'Air : *des Folies d'Espagne.*

PAUVRES pécheurs, où est votre mémoire ?
Vous oubliez qu'il faut bientôt mourir,
Vous ne pensez qu'au monde et à sa gloire,
C'est une fleur qui doit bientôt périr.
Il faut mourir, et vous avez beau faire,
Vous y viendrez, et peut-être demain,
Pensez-y donc, c'est votre unique affaire,
Il faut mourir, et rien n'est plus certain.
Il faut mourir, à ces mots je frissonne,
Que deviendra mon ame après ma mort!
Parens, amis, un chacun m'abandonne,
Dieu seul alors décidera mon sort.
Pensez un peu à quel état horrible,
Vous resterez après votre trépas,
Un corps affreux, un cadavre insensible,
Voilà les fruits de ces charmans appas.
Ah ! c'en fait, la mort me fera vivre
En bon chrétien le reste de mes jours,
Une autre vie après la mort doit suivre,
Je veux tâcher d'y régner pour toujours.

FIN.